JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

95

12 avril 2003
paraît six fois par an
seizième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Thierry Beinstingel
Composants
Fayard, juin 2002, 225 p., Frs 32.80

Un grand cinéaste russe, Poudovkine sauf erreur, distinguait le cinéma occidental du cinéma soviétique en ceci que le premier ne s'intéressait qu'à ce qui se passait après huit heures du soir ou avant huit heures du matin dans la vie de ses héros. La vie au travail, la vie de travail n'était pas, regrettait Poudovkine, digne de faire l'objet d'une «histoire». Roman tout entier consacré à un homme au travail, *Composants* aurait-il plu au cinéaste disparu?

Vingt chapitres, correspondant aux cinq jours de la semaine «ouvrable», chaque jour décomposé en quatre chapitres, respectivement matin, midi, après-midi et soir. Se lever, passer des heures dans les transports en commun, travailler, se restaurer sur place, travailler, à nouveau bus et trains, tenter de vivre la vie de famille. Tenter de vivre. Et recommencer le lendemain. Le roman débute un lundi matin s'achève le vendredi soir, le lecteur en ressort bouleversé.

Le narrateur (il est présenté comme «on», son épouse comme «la femme», son fils comme «l'aîné» et sa fille comme «la fille») est un homme encore jeune mais déjà physiquement usé. Pour des raisons qui demeurent obscures mais que l'on devine liées au développement de la précarité des rapports d'emploi, «on» accumule les missions temporaires; il est devenu un pro de l'intérim, ce qui ne l'épargne pas des insomnies précédant le premier matin du nouveau job.

Il a cueilli des fruits, aidé des maçons, retapé des salles de bain, il a fait mille choses et suivi des stages. La mission de la semaine consiste à déballer des objets de mécanique et à les ranger adéquatement sur des étagères. La tâche se voit compliquée par le fait que l'installation électrique fait encore défaut, les premiers jours du moins, dans cet entrepôt tout neuf.

Regarder, charger les objets sur un diable, les déplacer, ouvrir les emballages, lire les étiquettes, prendre gare au code barre, *«l'arme absolue contre le pouvoir des mots»*, tenter de comprendre ces objets, leur forme, leur fonction, leur nom. *«Roue à rattrapage de jeu, motoréducteur à rapport simple, bloc palier pour vis à bille, glissière linéaire de précision»* sont, parmi d'autres, les objets que «on» doit ranger sur des étagères. Et les objets ne sont pas faciles à ranger, à classer dirait Perec. Or classer c'est aussi penser, ajoutait ce dernier. «On» cherche le meilleur critère de rangement possible. Il finira par en trouver un des plus poétiques, qui ne sera pas dévoilé ici.

Composants décrit avec une précision qui confine à l'absurde une semaine de travail de manutentionnaire. «On» s'en est acquitté avec efficience, il a su résister à la fatigue, aux obstacles topographiques, au manque de temps, à l'ennui. Il a profité de rares moments de répit avec ses collègues peu bavards, il a chaque midi pioché sans renâcler dans sa gamelle les restes froids du repas de la veille au soir.

Accomplir des tâches machinales n'empêche pas non plus de penser à soi, oblige à penser à soi. *«Mariage, famille, rangé comme on dit, mais sur quelle étagère? L'impression d'être perdu (…). Images. Sons. Impressions. Symboles. Reconstitution d'une vie comme une cuisse de poulet: ayant évidé les muscles et les os, ayant tout pesé, tout analysé, tout broyé, tout remis sous la peau comme des objets mécaniques dans leur emballage de carton.»* «On» est envahi par le doute. Mais le lundi suivant, il part pour une autre mission temporaire. Une fois n'est pas coutume, ce sera dans la même entreprise. Le lecteur n'en saura pas davantage. Le lecteur demeure saisi. *(G. M.)*

Bicentenaire de pas y toucher

Les promesses cachées

À l'époque, le monde entier s'était passionné pour la mort de Staline. Pourtant, en ces jours de commémorations apologétiques, il faut revenir sur le travail oublié qu'un jeune chartiste neuchâtelois avait consacré à l'intervention décisive de Bonaparte dans la vie politique suisse. De prime abord, le délai exceptionnellement long qui retenait la divulgation de ce document –un siècle et demi– a de quoi intriguer.

Ratifié le 21 ventôse an XI, soit le surlendemain de la proclamation l'Acte de Médiation, le protocole additionnel en prolonge l'article II du chapitre XX (Acte fédéral) qui stipule les *«contingens de troupes ou d'argent (…) nécessaires pour l'exécution de cette garantie»* (1). Il s'agit de préciser que ces capitations et tributs seront exigibles des *«tranquilles habitans de l'Helvétie»* pour une durée illimitée, mais qu'ils seront décuplés au cas où la Diète enfreindrait (ou rendrait publiques) trois conditions capitales.

Les landammans et leurs successeurs à venir s'engagent tout d'abord à ne jamais revendiquer Genève comme faisant partie de la Confédération. Ce point a été respecté sur le fond sinon dans la forme jusqu'à nos jours, puisque c'est bien évidemment le sentiment de partir une journée pour l'étranger qui assure le succès du Salon de l'Auto.

La seconde obligation était de renoncer à la nationalité helvétique de tout créateur faisant carrière à Paris. Le futur empereur songeait ici à son idole Rousseau, mais l'engagement a été tenu jusqu'à Jean-Luc Godard et bien d'autres.

Enfin, l'Helvétie reconstituée refusait perpétuellement de faire partie d'une quelconque alliance englobant la Grande-Bretagne ou l'Autriche. Le refus obstiné d'adhérer à l'Union européenne trouve ici son explication. Cette fidélité à la parole donnée s'explique sans doute par le protestantisme des cantons urbains sur lequel Napoléon savait pouvoir tabler, mais aussi par la crainte très helvétique d'une surtaxe exorbitante. *L. N.*

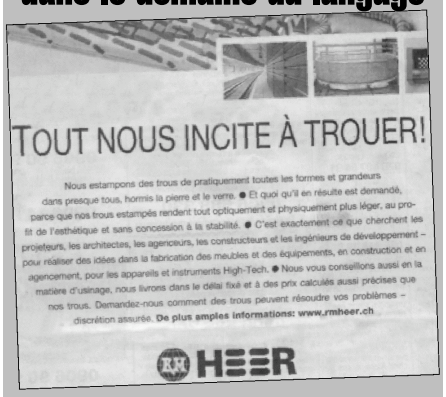
Émile Vautravers
Le vingt et unième chapitre
Les clauses secrètes de l'Acte de Médiation
BNF, 1953, 165 p., en bibliothèque ou chez les bouquinistes

(1) Admirons ici l'esprit pratique du Premier Consul, qui fixe le prix de sa prestation, avant d'entrer dans les détails secondaires (l'article III établit l'égalité des cantons et des citoyens.)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Jean-Christophe Bourquin
Tamara Burus
Charles Chopin
Théo Dufilo
Emmanuel Graff
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Vivette Perret
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gammay
Laurent Sambo
Johnny Seara
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Monique Théraulaz
Télémaque

Faits de société

Extension des trous noirs dans le domaine du langage



Publicité parue dans *Le Matin*, 16 mars 2003

NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2003

«Être ou ne pas être à Florence? Telle est la question qui était posée au départ. Et il nous a fallu quelque peu batailler avec certain-e-s de nos paires pour les convaincre que la présence du SSP au Forum social européen était indispensable.»
Ariane Baillat, secrétaire du Syndicat des Services publics-Genève, in *Services Publics*, 22 novembre 2002

«Pourquoi faudrait-il sauver le secret bancaire, alors qu'il n'existe aucune raison de le supprimer?»
Pascal Couchepin, Conseiller fédéral, in *Coopération*, 4 décembre 2002

«Les crottes de chien sont, il est vrai, légion. Notre directeur a pris les choses en main.»
Georges Jourdain, chef de la police à Peseux, in *L'Express*, 16 novembre 2002

«La vie est pleine de virages. Pour bien les négocier, il vaut la peine de suivre une ligne droite.»
Michel Zen-Ruffinen, ex-secrétaire général de la FIFA, candidat à la direction de l'Eurofoot 2008, in *dimanche.ch*, 15 décembre 2002

«Si les gens s'entendent, il y aura forcément un ressentiment très positif.»
Olivier Français, Municipal lausannois des travaux, Salle des fêtes du Casino de Montbenon, 28 janvier 2003, 21h17

«Pour le quartier qui s'appelle Cour, on a Cour, qui a une certaine longueur.»
Le même, au même endroit, 22h14

«Je ne sais, quant à moi, si cette guerre, si elle a lieu, est juste, je ne compte pas sur moi pour en faire l'éloge, mais l'Amérique est allée tellement loin, maintenant, de même que l'Irak, que les manœuvres dilatoires vont tomber. Et le présent surgir.»
Jean-Christophe Aeschlimann, rédacteur en chef, in *Coopération*, 5 février 2003

(Annonce)

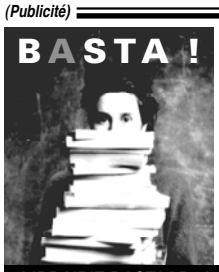
Société, modes d'emploi
Centenaire de la Faculté des Sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne

100ANS
mars-mai 2003
www-ssp.unil.ch
SSP

GRANDES CONFÉRENCES
CONFÉRENCES - SPECTACLES
CAFÉS SSP (CAFÉS SOCIO-POLITIQUES)
EXPOSITIONS *Aux urnes, citoyens!* Cent ans d'affiches politiques suisses
Galerie Humus, rue des Terreaux 18bis, du 1er au 25 mai 2003
Dans la peau de Jeanne, dans la peau de Jean
Espace Arlaud, place de la Riponne, du 7 au 25 mai 2003
Bidons futés (exposition urbaine) Installations en plein air sur des thèmes socio-politiques *Du 7 au 31 mai 2003*
BALADES SOCIOPOLITIQUES
Ma ville, mode d'emploi; Laboratoire, mode d'emploi; Policlinique, mode d'emploi; Grand Conseil, mode d'emploi.
CINÉMA SSP *Dix films à la Cinémathèque; films de Pierre Carles au Zinéma*
VOTATIONS FICTIVES
FÊTE DES SSP *au MAD, jeudi 5 juin dès 20h00*
Tous les détails sur www-ssp.unil.ch

«Un parapluie qui arrose tout le monde»
Le Grand Prix du Maire de Champignac fête ses quinze ans
Galerie Filambule
Rue des Terreaux 18bis
Du 1er au 25 mai 2003
Fermé lundi et mardi
Vernissage
1er mai, 18h00

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU fermé,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Ombrageux

Une femme, Prunelle de son prénom, vient faire comme si c'était elle qui avait été draguée par l'inénarrable Roby, qui aurait le cheveu gominé s'il lui en restait. C'est faux, c'est moi qui suis en butte aux assauts plus ou moins printaniers de qui vous savez, qui n'est nullement prénommé Roby, bande de têtes de bois à la noix (et j'en connais un bout, puisque je m'occupe des noisetiers du parc). Ce «qui vous savez» drague, et en même temps joue les effarouchés. Je respecte son souci de discrétion, mais ne m'empêcherai pas de dire à vos lecteurs que, d'assistant en géographie il s'est maintenant reconverti dans l'enseignement secondaire tout en se réjouissant de pouvoir bientôt, à cause de la mise sur pied d'une nouvelle Faculté (sic, le bobet) réintégrer le «giron de l'alma mater», comme il dit. Et m'étant fait traduire ce borborygme latin, je confirme : il a de sérieux problèmes avec sa maman.

Marcel Bellebottes,
Parc Mon-Repos,
haltérophile à ses heures

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

Je… je joue maintenant, enfin, et ne cesserai plus. Mes jeux de scène d'adolescent étaient limités : je serinais «Jeux interdits» sur ma gratte, pensant que, à force de virtuosité guitaristique, j'aurais, jeune Mars pacifiste, quelque chance de passer au jeu plus folâtre et lascif, doucement brutal, de la bête à deux dos avec quelque Vénus, auditrice enamourée. Des jeux de mon âge, croyais-je, lecteur épisodique de romans policiers franchouillards où il était plus question de brouette laotienne, de jeux de mots laids et de chéri de ces dames que de crimes élucidés.

Mais que dalle, pas d'amour dans mes jeux, et guère de ris non plus. Échec sur toute la ligne : aucune de celles dont je me faisais fort d'obtenir le contentement comme si c'était un jeu, aucune ne voulait jamais jouer avec moi ; ces jeux de l'amour et du hasard tournaient à ma déconfiture permanente. La Fontaine avait raison : *«Comme il arrive aux jeunes gens, / Le jeu devint une querelle.»* Elles savaient bien que tout dans l'amour adolescent n'est que jeu sans lendemain –et que de toutes manières, pour parvenir au lendemain, la nuit se passerait pour elles mieux sans qu'avec moi. Mes jeux de main acharnés sur six cordes, ne parvenaient pas à leur fin, à la délicieuse vilenie qu'auraient voulue mes fantasmes, purs jeux d'esprit. Ces jeux de non-enfants ne sont pas pour rire, quand on est empêché de s'y adonner. Cré nom, marelle et gribouillette, elles me faisaient danser sur des charbons ardents, et se jouaient de moi –du moins le voyais-je ainsi.

Toujours perdant, jamais de «jeu, set et match» ; un jeûne tout au long de ma sotte jeunesse. Ni pain, ni brioche ni jeux. Incapable de jouer le jeu qui consiste à faire comme si on jouait un jeu, sérieux comme un pape enamouré, je les accusais de triche et de passe-passe ; les rendez-vous étaient toujours fixés à la semaine des quatre jeudis. Moi qui faisais le malin avec le calembour («Gal, amant de la Reine, alla (tour magnanime), / Galamment de l'arène à la Tour Magne, à Nîmes»), moi qui croyais que le jeu des mille francs, qui passait sur une radio française avant le temps de l'euro, s'appelait ainsi parce qu'il était animé par un certain Émile Franc, j'étais décidément à côté de la plaque. Jour après jour je voyais beau jeu et mon jeu d'épreuves, nuit après nuit, s'allongeait : plus je voulais leur montrer le grand jeu, plus je voulais jouer franc jeu, et plus j'étais hors-jeu.

Enfin, pauvre cloche vieux jeu, je retombai tant bien que mal sur mes pieds. Je matai les jeux olympiques, me mis à trottiner dans les stades en faisant mine de laisser libre jeu à mes articulations et à mes (faibles) dons d'athlète. Freudien sans le savoir, je continuais à me gratter le ventre en chantant des chansons, ou alors, me prenant pour le veuf et l'inconsolé, je me mettais au poème et aux jeux de l'esprit, en tentant de me persuader que celui de saute-agnelles n'en valait pas la chandelle. Bref, je sublimais cahin caha, et aménageais le déplaisir en me procurant quelque plaisir de substitution. Piteuse martingale, mais enfin, les forces en jeu ne me laissaient guère le choix.

Aujourd'hui je n'ai pris ma revanche, mais toute frustration est révolue. J'ai jeûné, j'ai dit adieu, comme tant d'anciens, à la jeunesse. Les jeux sont faits, tout va bien. J'ai tiré mon épingle et me voilà désormais heureux croupier au jeu de l'amour. Vous vous demandez si je veux entrer en jeu ; ma réponse est non. Vous voulez savoir pourquoi je suis si sage, enfin, vous pensez peut-être que c'est grâce à Mimi, à Jojo, à Fafa, ou encore à cause de mon déclin artériel. Vous vous piquez au jeu et faites soudain semblant de vous intéresser à moi, Mesdames ? Vous en serez pour vos frais. Ce n'est pas que je cache mon jeu : je me contente de vous dire que la somme n'est pas nulle, et que nous sommes toutes et tous gagnants. Vous voulez en savoir plus, c'est pas de jeu, dites-vous ? Tant pis pour vous, pour cette fois, je ne serai pas le dupe ; j'ai compris enfin que je peux aussi contribuer à définir les règles du jeu.

T. D.

Récit inédit

Le boomerang était brun

C'ÉTAIT un matin gris et comme tous les vendredis, Jean-Mi est monté dans le train à Lucens. Nous nous connaissions pour nous être croisés la nuit en boîte et, bien qu'empâté, il est resté mignon. Il a repris sérieusement ses études et trouve que la condition des prostituées venues de l'Est est vraiment dramatique (il fait un séminaire là-dessus). En général, on papote un peu, puis je reprends la correction de mes copies tandis qu'il lit *Belle du Seigneur*, ou un polar épais lui aussi. Un vieux couple, quoi. Ce matin-là, au moment des adieux, il me tendit un opuscule brun caca, dont il détenait plusieurs exemplaires dans sa serviette*: «Tiens, lis ça,* me dit-il avec son mignon sourire*, c'est très bien». «C'est toi qui l'as écrit ?»* lui demandai-je certes stupidement mais le bouquinolet faisait vraiment édité à compte d'auteur. Une couverture horrible, à peine dix pages pour le prix d'1 euro, un nom d'auteur qui sentait le pseudonyme, un éditeur situé en pleine campagne. *«Non,* me répondit-il en rigolant*. Ça a un énorme succès en ce moment.» «Ah ouais ?»*, fis-je, toujours maligne, mimant l'intérêt. Là-dessus Jean-Mi se mit à me raconter de quoi ça parlait et je conclus avec un instinct pédagogique très sûr que je pourrais éventuellement le faire lire à mes élèves. *«Tcho», «Tcho»*.

Je lus l'opuscule dans le métro et en déduisis que ça ne pouvait pas être l'œuvre de Jean-Mi. Il y avait là-dedans des expressions qui sentaient l'auteur d'expérience, comme : *«Les milices de la ville distri - buaient gratuitement des bou - lettes d'arsenic. Mélangées à de la pâtée, elles expédiaient les matous en moins de deux.»* Ou bien *«Au début, demander un pastis brun, ça nous avait fait drôle, puis après tout, le langage c'est fait pour évoluer et ce n'était pas plus étrange de donner dans le* brun *que de rajouter* putain con*, à tout bout de champ, comme on le fait par chez nous.»* Ou encore *«À peine il avait dit cette phrase que son chien s'était précipité sous le canapé en jappant comme un dingue. Et gueule que je te gueule, et que même brun, je n'obéis ni à mon maître ni à personne !»* De plus je trouvai que la parabole, qui dénonce les compromissions au quotidien, de celles qui font le lit du fascisme, était efficace et très simple et comme on le sait, la simplicité est la signature des pros. Bon, je pourrais faire lire ce truc à mes élèves. Un peu de culture underground ne leur ferait pas de mal.

Quelques jours plus tard, je montai dans le train munie d'un exemplaire de *Gala* que je feuilletai avec empressement. Après les pages people (que t'arrive-t-il Johnny?), je me rabattis sur la page livre et là imaginez ma consternation : en tête du palmarès des ventes, devant d'Ormesson et Grangé, figurait Monsieur Pavloff avec son *Matin brun*.

Une légère panique s'empara de moi. Étais-je entrée dans la quatrième dimension? Je regardai tout alentour, le compartiment était vide, le paysage sublime défilait à vitesse constante. RAS, apparemment. Puis ce fut la gêne, le remords et le sentiment connu du ridicule qui s'insinuèrent en moi. Ouf, tout était normal, finalement.

J'appris par la suite que ce livret en effet s'arrachait, qu'il se vendait par paquets entiers notamment à des profs soucieux de transmettre de bonnes valeurs à leurs tapirs, que Cheyne était débordé depuis plusieurs mois déjà et qu'il pouvait arriver qu'on vous l'offrît chez Basta ! à condition que vous fussiez bon client.

Je n'ai pas revu Jean-Mi depuis mais… pour la morale de cette histoire, écrivez-la vous-même et faites un tabac.

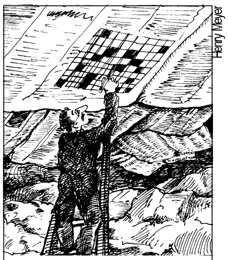
T. B.

Franck Pavloff
Matin brun
Cheyne, janvier 1999, 12 p., Frs 1.80

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Notre dernière édition contenait un compte rendu d'un numéro imaginaire de la revue *Allez Savoir !* consacré au centenaire de la Faculté des SSP de Lausanne. Mais l'anniversaire est bien réel (voir en page 1).



Harry Meyer

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. George Bush – 2. russule – tu – 3. AR – ré – lias – 4. tôt – niants – 5. Amérique – 6. EPLA (Alpe) – Uri – 7. chiraquien – 8. Bali – es 9. épaulent – 10. Londoniens

De haut en bas
1. gratte-ciel – 2. euro – pH – Pô – 3. os – taliban – 4. RSR – maraud – 5. guère – allô – 6. el – iraqien – 7. bêlai – ni – 8. inquiète – 9. statures – 10. Hussein – as

LES ÉLUS LUS (LXV)

Initiation à la vie civique et politique

Pour être élu, il faut s'y prendre assez tôt. Et s'occuper d'abord de la circonscription où l'on peut sérieusement travailler son élection. Vous auriez fait comme moi : je me suis intéressé à celle dont mon frère est gouverneur. Et j'ai bien fait, puisque c'est mon élection dans cette province qui a décidé de mon élection à la tête du pays.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Je n'y ai pas été par quatre chemins : j'ai engagé la responsable des élections dans cette région comme codirectrice de ma campagne nationale. Elle s'est tout de suite mise au travail. Elle a déniché une loi locale qui suspend le vote des anciens délinquants, loi difficile à appliquer en temps normal. Comme ces mauvais sujets sont plutôt sensibles aux arguments démagogiques de mon adversaire, elle a décidé, dans l'intérêt supérieur de la nation, de faire respecter la loi. Elle a engagé pour quelques millions, prélevés sur son crédit de responsable de la circonscription, une grande entreprise d'informatique proche de notre parti pour assainir les listes électorales. Avec pour consigne d'utiliser des critères assez larges pour éliminer tous les individus douteux : notamment en biffant les personnes ressemblant par le nom, par la date de naissance ou par le numéro de sécurité sociale à des criminels avérés. Ces mesures prophylactiques, cautionnées par mon frère gouverneur, n'auraient hélas pas suffi à assurer mon élection, tant les humains sont peu reconnaissants du bien qu'on leur veut.

Le soir de l'élection, quand l'issue paraissait encore incertaine, c'est mon cousin germain, directeur d'une chaîne d'information, qui a pris la décision héroïque de proclamer ma victoire. Au moment où il l'a fait, le décompte des voix n'était pas terminé, mais les autres médias, soucieux de ne pas rester en arrière, lui ont emboîté le pas. Dès lors, toutes les récriminations de mon adversaire, qui aurait probablement gagné sans l'intervention inspirée de mon cousin, n'ont contribué qu'à donner de lui-même une image de mauvais perdant.

Pour conforter ma victoire, mon équipe s'est alors tournée vers les bulletins des électeurs d'outre-mer. Nous avons utilisé tous les moyens d'intimidation pour inciter les militaires qui ne s'étaient pas encore exprimés à envoyer leur vote au plus vite. Là encore, la responsable des élections s'est montrée à la hauteur de sa tâche : alors que les bulletins devaient être contresignés, oblitérés et postés au plus tard le jour même de l'élection, elle a pris la décision démocratique de valider tous les suffrages tardifs. Pour éviter de mesquins contrôles ultérieurs, elle a même eu la bonne idée d'effacer par accident les archives informatiques concernant ces élections.

Malgré toutes ces bonnes volontés, la partie n'était pas encore gagnée. Un dernier décompte des voix qui devait avoir lieu deux jours après la fermeture du scrutin risquait de priver le pays d'un grand homme d'État. C'est ce qu'a dû penser la Cour suprême quand elle a, à ma demande, interrompu le recomptage. Un des juges, le père de l'avocat qui travaille dans le cabinet qui représente mes intérêts auprès de la Cour suprême, a été très bien : « J'estime que le décompte de suffrages dont la validité est juridiquement discutable entraîne un dommage irréparable pour le plaignant et pour le pays en projetant une ombre sur ce qu'il déclare être la légitimité de son élection ». On ne peut être plus clair! Si le décompte des voix avait fini par donner la victoire à mon adversaire, cela aurait risqué de me nuire dans ma fonction présidentielle.*

M. R.-G

*) Adaptation du chapitre «Putsch à l'américaine» de *Mike contre-attaque !* de Michael Moore, La Découverte, 2002.

Pourquoi pas Plutarque, maintenant!

LES historiens racontent des histoires; leur production scientifique a une dimension littéraire; l'exposé des résultats de leurs recherches est un récit. Les meilleurs historiens ne sont pas simplement ceux qui font les recherches les plus originales, dans les sources les plus inattendues, mais ceux qui, en plus, écrivent bien. Entrez ici le nom des historiens de votre choix: pour moi, ce seront Pierre Grimal, Georges Duby ou Antoine Prost.

Contrairement aux autres sciences sociales, l'histoire a une très ancienne légitimité. Celle-ci semble autoriser aux historiens une certaine *sprezzatura* épistémologique: une fois qu'ils ont réglé les problèmes posés par leurs sources (avec des instruments qu'ils empruntent d'ailleurs à la philologie), ils ne s'embarrassent pas de principes pour utiliser le concept, la théorie qui leur permettra l'interprétation la plus cohérente. Ainsi, l'utilisation dans un même texte d'outils que l'anthropologie sépare assez soigneusement (stratégies et structures, par exemple), ne leur pose pas le moindre problème. Après tout, ils écrivent une histoire et tout ce qui vient éclairer cette histoire est forcément bon.

Ce dédain, parfois mêlé d'ignorance, serait impossible si des historiens n'avaient offert à la littérature certains de ses plus grands chef-d'œuvre, comme les mémoires de Saint-Simon ou les *Vies parallèles* de Plutarque.

Ce que l'on sait sur l'Antiquité

Plutarque est l'une des sources qui fait que l'on sait ce que l'on sait sur l'Antiquité grecque et romaine. Ses *Vies* sont rédigées entre 96 et 120 de notre ère. Ce sont elles qui font que César, Antoine, Alexandre, Aristide (le Juste, pas l'autre), Théophraste sont des personnages familiers, qui disent ceci ou cela, qui font ceci et cela, qui aiment, vivent et meurent devant nous.

Ces textes sont bien la production d'un historien. Plutarque cite ses sources (ouvrages anciens, contemporains, mais aussi monuments, stèles, inscriptions), les discute *«Je ne sais pour quelle raison Théopompe soutient que Démosthène avait un caractère inconstant et ne pouvait rester longtemps attaché aux mêmes affaires ni aux mêmes hommes»* (1). Le principe même des *Vies parallèles*, confronter les biographies d'hommes d'Etat grecs et romains, fait qu'il donne son opinion, s'engage personnellement dans son récit: *«Quant à leur mort, je ne saurais louer ni l'une ni l'autre. Je m'afflige et m'indigne de l'absurdité des circonstances qui les ont amenées. J'admire Hannibal qui, au cours de batailles si nombreuses qu'on se lasserait à les compter, ne reçut jamais la moindre blessure.»* (2)

Traduction sans trahison

Plutarque a connu plusieurs traductions, la plus fameuse étant celle d'Amyot (1559), utilisée dans l'édition de la Pléiade. Il faut dire ici que l'on est assez ébahi de la nouvelle traduction d'Anne-Marie Ozanam, qui rend un texte preste, vivant, et n'a pas peur des mots (3). Rien dans ce texte ne fait ancien, tout nous rapproche de ces exemples qui n'ont finalement pas d'âge.

La lecture est d'ailleurs facilitée par le génie de Plutarque, qui a composé des vies assez brèves pour être lues en une soirée. À sept heures et demie, après votre café du soir, vous découvrez que *«Péloppidas, fils d'Hippoclos, appartenait comme Epaminondas à une famille noble de Thèbes.»* À dix heures et demie, vous savez qu'il *«fut le seul tyran, ou du moins le premier, à être tué par son épouse et cette circonstance, jointe à la manière indigne dont après sa mort son cadavre fut jeté dehors et piétiné par les habitants de Phères, montra bien qu'il subissait le juste châtiment de ses crimes.»* (4): mieux que n'importe quelle série télévisée! (5)

Emprunts mutilants

Les *Vies* sont un chef-d'œuvre fécond. Sans elles, Shakespeare n'aurait pas écrit *Antoine et Cléopatre*, ni *Jules César*. Une lecture parallèle confirmera le génie de chacun des auteurs (6). Mais il n'y a pas que Shakespeare: Corneille, avec *Sertorius* et *Agésilas* (plutôt oubliés, d'accord), Racine avec *Mithridate*, Jean-Jacques Rousseau, qui confesse: *«Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse, c'est presque le seul auteur que je n'aie jamais lu sans en tirer quelque fruit.»* (7)

On ne mentionne pas ici les emprunts multiples, discrets et mutilants, de tous les «Contes et récits de l'Antiquité» et autres textes destinés aux enfants. Discrets parce que Plutarque n'est, au mieux, mentionné qu'en passant; mutilants parce que très sérieusement édulcorés. Parce que Plutarque, lui, n'hésite pas à entrer dans les détails qui font froid dans le dos:

Mort de Pompée: *«Mais à ce moment, alors que Pompée saisissait la main de Philippus afin de se lever plus facilement, Septimus, le premier, le transperça par-derrière de son épée; après lui, Salvius, puis Achillas, tirèrent leur à cause du grand nombre de ses blessures. Il en reçut vingt-trois, dit-on. Plusieurs conjurés se blessèrent entre eux, en infligeant tant de coups à un seul corps.» (9)*

Mort de Cicéron: *«(...) et, portant sa main gauche à son menton, en un geste qui lui était familier, il regarda fixement les assassins: son visage était couvert de poussière et de cheveux en désordre, et si crispé par l'angoisse, que la plupart des assistants se voilèrent la face pendant qu'Hérennius l'égorgeait. Il se laissa égorger en tendant le cou hors de la litière. Il était alors dans sa soixante-quatrième année. Ils lui coupèrent la tête et les mains, sur ordre d'Antoine – ces mains avec lesquelles il avait écrit les* Philippiques, *car c'est ainsi qu'il avait intitulé ses discours contre Antoine qui ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.»* (10)

Même si Jean-Jacques a lu

La mort de César, par Karl von Piloty (1824-1886)

leurs poi-gnards. Pompée ramena des deux mains sa toge sur son visage et, sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, poussant seulement un gémissement, il endura fermement les coups. Il avait cinquante-neuf ans et mourut le lendemain de son anniversaire.» (8)

Mort de César: *«Jusqu'alors, selon certains auteurs, César s'était défendu, se jetant de tous côtés et poussant de grands cris, mais lorsqu'il vit Brutus, l'épée dégainée, il se couvrit la tête de sa toge et s'abandonna; il fut poussé par la Fortune ou par les meurtriers contre le piédestal sur lequel se dressait la statue de Pompée. Ce piédestal fut éclaboussé de sang, de sorte qu'on avait l'impression que Pompée présidait au châtiment de son ennemi, lequel était tombé à ses pieds et se tordait de douleur à cause du grand nombre de ses blessures.»*

l'objet de l'*hybris*: démesure de son pouvoir personnel, accompagnée de l'orgueil ou de la folie. La Fortune engendre l'*hybris*; celle-ci appelle Némésis. La vie la plus éclairante en ce sens est sans doute celle d'Alexandre: parti d'une province méprisée du monde grec, il devient Hercule, Dyonisos et meurt en Perse après une beuverie.

Chez Plutarque, une vie n'est donc jamais qu'un récit, plus ou moins spectaculaire ou sanglant. Elle donne à comprendre la marche du monde et le destin des hommes. Même truffées d'anecdotes, les *Vies* ne sont pas anecdotiques.

Ainsi, lorsqu'on interrompt sa lecture, peut-être pour écouter les nouvelles, on ne peut s'empêcher de considérer le présent à la lumière du passé.

Alors on se demande (12): est-ce que la conquête de cela enfant, on comprend un petit peu les censeurs.

Fortune, hybris, Némésis

Pompée, César, Cicéron. Trois morts violentes d'hommes qui se sont trouvé avoir un jour Rome (et le monde) en leur pouvoir. Les *Vies* ne sont pas de simples récits. Elles sont des exemples et illustrent une vision du monde et en particulier une vision des trajectoires des grands, soumises à une double action: celle de la Fortune, *«abstraction divinisée», «capable de produire les événements les plus inattendus à partir de circonstances fortuites»* et celle de Némésis *«fille de la Nuit et justicière impitoyable de toutes les formes de démesure»* (11).

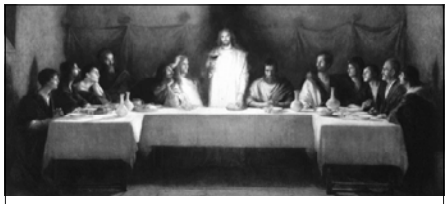
Entre Fortune, qui accompagne ses succès, et Némésis, qui préside à sa chute, le héros aura certainement été l'Iraq ne serait pas l'*hybris* de George W. Bush, que la Fortune, sur décision judiciaire (d'une cour suprême peuplée de juges nommés par son père) et contre la démocratie, a fait Président des États-Unis? Et quel sera le visage de sa Nemesis: celui d'un *Marine* défiguré par une balle ou celui d'un civil irakien qui pleure sa famille?

J.-C. B.

Plutarque
Vies parallèles
Gallimard (Quarto), 2001, 2291 pages (si, si), Frs 55.40

(1) Démosthène, XII, 1. Théopompe est un autre historien grec.
(2) Comparaison Pélopidas-Marcellus, III, 1.
(3) Quand on couche, dans le Plutarque de Ms. Ozanam, on couche. Mort aux périphrases!
(4) Pélopidas, XXXV, 12.
(5) Ajoutez à cela un très remarquable appareil critique, notes, bibliographies, «Dictionnaire Plutarque», index, carte, qui accompagnent le lecteur, l'aident à mieux comprendre ce qu'il lit, sans jamais l'écraser par son érudition toutes les citations sont en français et non du genre «Ουκ ελαβον πολιν αλλα γαρ ελπισ εφη κακω»
(6) Par exemple dans la nouvelle édition (bilingue) des tragédies de Shakespeare dans la Pléiade.
(7) On appréciera l'art de la double négation chez JJR.
(8) Pompée, LXXIX, 4-5
(9) César, LXVI, 12-13. Il faut ici citer la note qui accompagne le récit de la mort de Pompée: *«Le geste de Pompée est identique à celui de César au moment de son assassinat. C'est le geste du prêtre* velatus, *César comme Pompée apparaissant en la circonstance comme les acteurs autant que les victimes du sacrifice.»* Ça, c'est de l'appareil critique!
(10) Cicéron, XLVIII, 4-6.
(11) Citations extraites de l'article «Fortune» du remarquable «Dictionnaire Plutarque», publié en annexe de ce livre, aux pages 2022-2023.
(12) Ceci d'autant plus que l'anglais a conservé dans son vocabulaire *hubris* et *Nemesis*, termes assez couramment utilisés dans la presse zétazunienne.

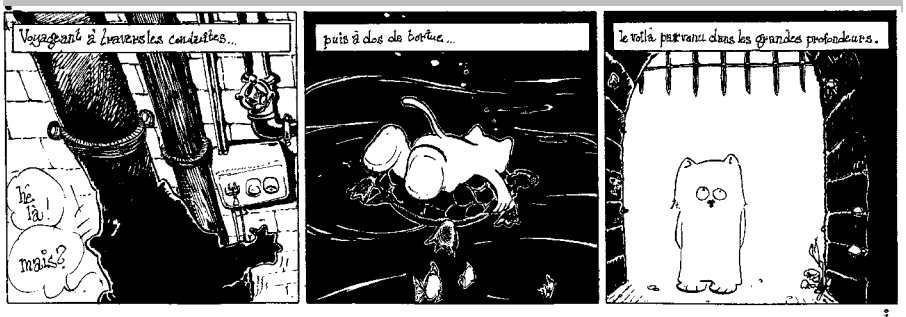
(Annonce)



Présentation apéritive des nouvelles parutions aux Editions Antipodes et aux Editions d'en bas
Vendredi 9 mai, à 17h00, à la librairie Basta! (Petit-Rocher 4, Chauderon-Lausanne)

Aux Éditions Antipodes
- Jérôme Meizoz, ***Les Gueux philosophe. Jean-Jacques Rousseau***
- Hans Ulrich Jost et Stéfanie Prezioso, ***Relations internationales, échanges culturels et réseaux intellectuels***
- Philipp Müller, Isabelle Paccaud et Janick Marina Schaufelbuehl, ***Franc suisse, finance et commerce***
- *Nouvelles Questions Féministes 22/1,* ***Disciplines/indisciplines***
- ***A contrario 1/1***

Aux Éditions d'en bas
- Jérôme Meizoz, ***Les jours rouges.*** *Un itinéraire politique*
- Franz Hohler, ***Le déluge de pierres***
- Louison Dutoit, ***Le courage de la terre.*** *1950-2000, une paysanne raconte*
- Stefan Keller, ***Le Temps des fabriques.*** *Des cadences à la décadence*
- Rut Plouda, ***Sco sca nüglia nu füss/Comme si de rien n'était***
- Beat Christen, ***Leer réel***
- Joseph Ki-Zerbo, ***A quand l'Afrique?*** *Entretien avec René Holenstein*
- Les cahiers de l'UOG numéro 2, ***L'autre Suisse: 1933-1945*** *Syndicalistes, socialistes, communistes: solidarité avec les réfugiés*
- David Sogge, ***Les mirages de l'aide humanitaire*** *Quand le calcul l'emporte sur la solidarité*
- Oswaldo de Rivero, ***Le mythe du développement*** *Les économies non viables du XIXe siècle*



La guerre de 36-45

LE 20 novembre passé, était-ce pour marquer dignement le vingt-septième anniversaire de la mort du Caudillo? les *Cortes* ont voté une motion de «reconnaissance morale» aux victimes du franquisme. Pour la première fois et à l'unanimité. L'heure est aux monuments. Il était temps.

Icônes du PCE: le général Líster attend les troupes du général Modesto

Par-delà cette longue occultation, tacitement acceptée par les principaux acteurs de la transition démocratique, la guerre d'Espagne pose à notre époque, si éprise de morale, un douloureux cas de conscience: comment les bons démocrates ont-ils pu être défaits par les méchants fascistes? Est-il possible que le Mal triomphe si absolument et si durablement? On connaît la réplique gauchiste, illustrée avec conviction et insistance par Ken Loach dans *Land and freedom*: les républicains n'étaient pas tous si bons, certains parmi eux ont ouvert la voie aux troupes rebelles. Symétriquement, on imagine sans peine la réponse d'une certaine droite: les nationalistes n'ont pas tous été inspirés par le démon, leurs actes détenaient une part de légitimité. On le voit, à empoigner ainsi le problème en termes éthiques, on se retrouve bien vite sur la corde raide des sophismes navrants.

Le roman de Javier Cercas, *Les soldats de Salamine*, colossal succès en Ibérie, agite bien sûr ces questions sur 200 pages, mais de façon autrement plus astucieuse. L'auteur part d'un épisode mineur: lors de la débâcle catalane, en janvier 1939, Rafael Sánchez Mazas, écrivain d'extrême droite, ami de José Antonio Primo de Rivera, échappe à la mort par la grâce d'un milicien qui renonce à l'abattre au cours d'une exécution collective.

Cette confrontation est le point de départ d'un récit qui démarre dans la réalité la plus historique, attestée de façon obsessionnellement répétitive, jusqu'à l'inclusion au milieu du texte d'un absurde *fac simile* d'un calepin de Sánchez Mazas. Puis le roman, enquête laborieuse d'un journaliste nommé Javier Cercas, vire progressivement à la fiction pure et simple, qui va lui permettre d'aller plus loin que l'anecdote héroïque. Cette mise en scène, qui se glisse petit à petit dans les plis un peu raides de la reconstitution des faits, propose au lecteur un sens que les incertitudes de la conservation des documents et des souvenirs, la fragilité des traces ont bien de la peine à faire apparaître. En outre Cercas auteur joue constamment et de façon assez plaisante avec son Cercas narrateur, plumitif foireux et amant ridicule d'une donzelle bêtasse et touchante.

La guerre est-elle finie?

Qui vainquit? Qui fut vaincu? Qui reste sur le champ de ce duel, soixante ans après les faits? Est-ce le phalangiste? Ce véritable intellectuel fasciste, formé en Italie dès 1922, créateur de la beuglée *¡Arriba España!*, qui sera par la suite ministre de Franco, est alors un simple prisonnier, qui n'a jamais tiré le moindre coup de feu et qui se révélera après guerre un hiérarque bien peu militant. Au milieu du livre, le narrateur croit déceler un certain idéalisme chez cet écrivain nationaliste: une forme de pureté les habite, lui et ses confrères, à l'inverse de celui que Cercas dégomme en permanence: Franco, *«grassouillet militaire de pacotille, efféminé, incompétent, roué et conservateur»*. Pourtant, Sánchez Mazas ne peut passer pour innocent: il en va ici de la responsabilité des intellectuels (plus précis, Cercas dit «les poètes») qui allument les guerres: ce sont leurs mots avant tout qui enflamment les jeunes gens et les emmènent au combat.

En face de ce boutefeu, se dresse la figure (imaginée) de Miralles, ouvrier catalan, prolétaire pur gros rouge, communiste sans états d'âme, soldat républicain qui a combattu sur plusieurs fronts, notamment –le texte l'indique clairement– contre les communautés anarchistes paysannes, et qui cultivera dans ses vieux jours le souvenir du *paso doble* et l'art du camping côtier. Aux jours de la défaite républicaine, il incarne, par un inhabituel retournement, la figure du *vaincu magnanime*, en épargnant celui qu'il aurait toutes les raisons d'abattre.

Le livre contient également une réflexion sur la violence qui va à rebours de l'unanimisme pacifiste actuel. Suivant Spengler, Cercas répète qu'en dernier recours, c'est toujours un peloton de combattants qui sauve la civilisation et marque l'inversion du cours de l'histoire, ce fut le cas à Salamine comme à Stalingrad. Ainsi Miralles continue sa guerre en France, combat à Koufra avec Leclerc, puis participe au Débarquement et aux autres batailles qui repousseront la barbarie nazie.

Son épopée s'arrêtera aux abords du Rhin, par l'explosion d'une mine qui le tatouera pour le restant de ses jours. Cet Espagnol reconverti sous l'uniforme français devient donc en 1945 un allié triomphant. Bien qu'hébergé dans un asile de vieux au fond de la province française au moment où le narrateur le retrouve, le père Miralles est encore formidablement vivant, grincheux, solaire et buveur. Hanté par le souvenir de ses camarades tombés au combat (*«Personne ne se souvient d'eux. Personne ne se souvient même pourquoi ils sont morts.»*), il attend toujours sinon la récompense du moins la reconnaissance des sacrifices qu'ils ont consentis pour défendre la démocratie et une certaine idée de l'humanité.

Sur le long terme et dans un espace élargi, Miralles est le vainqueur, celui qui a continué le combat, avec quelques légionnaires et quelques tirailleurs sénégalais lorsque la République s'est effondrée. Il vit encore alors que tous ses ennemis ont disparu. À côté de ce destin européen et semi-séculaire, l'arriviste franquiste fait un peu minable évidemment.

On pourrait croire à un tour de passe-passe, comme s'il suffisait de changer la périodisation pour remettre la victoire dans le bon camp. En réalité, Cercas a trouvé là une formulation pour raconter la guerre d'Espagne aux lecteurs d'aujourd'hui. Comme tout bon roman, *Les soldats de Salamine* suscite une multitude de réflexions Par-dessus tout, il démontre que la lucidité des petits-enfants des victimes est plus importante qu'une énième condamnation des coupables, qu'il faut à la fois sortir les squelettes des fosses anonymes et enterrer les légendes. L'heure paraît venue de rappeler ce que fut cette guerre, déclenchée et poussée jusqu'à l'horreur par les nationalistes, tout en sortant les républicains du seul statut de victimes et en prenant en compte leur honneur et leurs faiblesses. Savoir *et* tourner la page. Savoir *pour* tourner la page.

C. S.

Javier Cercas
Les soldats de Salamine
Actes Sud, septembre 2002, 237 p., Frs 36.10

Giardino
Rio de Sangre
(Max Fridman, tome IV)
Glénat, septembre 2002, 48 p. Frs 17.65

Après Budapest et Istamboul, c'est dans la Catalogne en guerre que Giardino fait évoluer Max Fridman, son agent secret pacifiste et sentimental. Les lois du genre sont respectées: les complots de toutes sortes s'entrecroisent et une jolie jeune femme, cette fois une journaliste brune aux yeux bleus, accompagne le héros, parti à la recherche d'un vieux pote disparu dans les défaites qui annoncent la fin de l'armée républicaine. Les agents de l'ombre sont partout présents; comme à l'accoutumée, on reconnaît les Soviétiques à leur manière de tenir une cigarette entre le majeur et l'annulaire. La reconstitution des décors est impeccable: les uniformes sont chiffonnés et boueux; les affiches de la CNT-FAI et du PSUC ornent les murs; les carafons à vin rouge sont aussi biscornus que les couvre-chefs de la *Guardia civil*. Il ne manque pas un platane sur les Ramblas, pas une colonne au parc Güell. La traduction de l'italien s'est nettement améliorée depuis *La Porte d'Orient*, qui nous parlait de cette fameuse *«conférence de Monaco»* qui démembra la Tchécoslovaquie en 1938. Bref, un bien bel alboume.

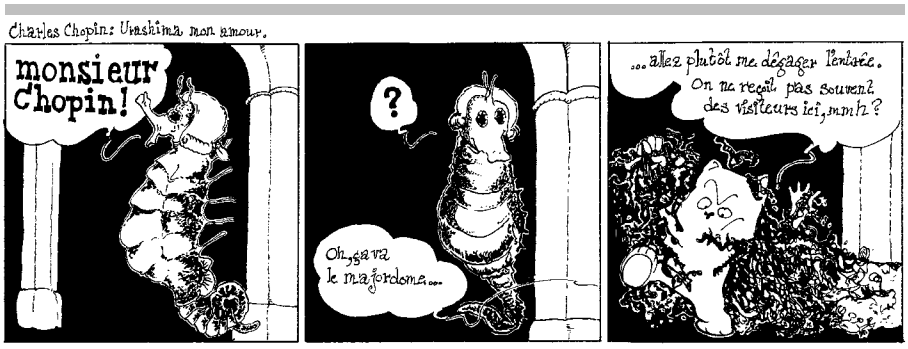
D'où vient alors cette vague insatisfaction à lecture du deuxième et avant-dernier tome de *No pasarán*, ce sentiment de ne plus entrer comme autrefois dans le bonheur du récit et de se laisser bercer par l'histoire? Le lecteur élégiaque répondra que tout passe, et que les meilleures BD, comme les vins les plus fins, finissent par lasser. Certes, mais il est une autre explication, plus matérielle, que le tableau ci-dessous révèle bien vite: l'auteur (ou son éditeur), en réduisant constamment à la fois le nombre de pages et le nombre de cases par page, ne nous offre plus que de petits épisodes feuilletonesques réduits, au lieu des véritables films graphiques, contenant un nombre considérable de «plans», comme au début de la série. Il ne se passe pas grand-chose, parce que le nombre de cases par volume a diminué de moitié.

Une seule solution: n'entamer la lecture que lors de la parution du dernier tome (mathématiquement imprévisible, mais espérons pour 2005-2006). Il n'en reste pas moins que le coût par case aura doublé. C'était notre séquence «grande narration et petits bénéfices». *(M. Sw.)*

Titre	Année	Pages	Cases	Cases/page	Frs	Frs/case
Rhapsodie hongroise	1982	90	779	8.7	17.65	0.022
La Porte d'Orient	1986	64	509	7.9	17.65	0.035
No pasarán	1999	56	394	7.0	17.65	0.044
Rio de Sangre	2002	48	342	7.2	17.65	0.051

Jean-Philippe Luis
La guerre d'Espagne
Milan, septembre 2002, 64 p., Frs 8.–

Tour de force que de résumer en si peu de pages, pour les jeunes générations et les oublieux, les causes et les enjeux de la guerre civile ibérique. On ne partagera peut-être pas forcément une vision qui privilégie le rôle du politique (l'«inachèvement» des réformes libérales) au détriment du social, mais de bonnes pages de synthèse sur l'importance de la propagande dans les deux camps, les affrontements intrarépublicains, la violence populaire et la terreur franquiste (sans les mettre en équivalence). Le sujet est prolongé jusqu'à nos jours par une conclusion consacrée à la mise sous le boisseau des responsabilités de la guerre depuis le retour à la démocratie. *(C. S.)*



Au bonheur des dames

Éloge du bac à sable

De Geneviève Brisac on connaissait surtout les romans, mais dans son dernier ouvrage, *La marche du cavalier*, elle a choisi de raconter les écrivaines qu'elle aime. Un peu par justice et surtout pour rétablir la balance. Car l'oubli semble davantage frapper les femmes que les hommes. Il n'est pas si loin le temps où Nabokov affirmait ses préjugés face à celles qui *«appartiennent à une autre catégorie»*.

À Flannery O'Connor, à Rosetta Loy, Jean Rhys, Alice Munro, à Christa Wolf et à beaucoup d'autres encore, Geneviève Brisac exprime sa reconnaissance. Dans son ouvrage, on rencontre surtout des étrangères, car *«on y voit plus clair quand on regarde dehors.»*

Elle loue ces amoureuses du détail qui possèdent un sens aigu du gros plan, toutes ces écrivaines si attentives à l'anodin, parce que c'est là que vibrent les voix de la vie. *«Il faut commencer par le bac à sable»*, disait Grace Paley qui avait compris que tout déjà est là dans ce tas, *«merveilleuse métaphore de nos vies, de nos conflits, de nos guerres, de tous les jeux de séduction et de pouvoir.»*

À quelques exceptions près, la plupart des ouvrages mentionnés sont peu accessibles. Est-ce leur délicatesse qui en freine l'accès, cette manière d'avancer puis de se retirer de la scène, de se regarder agir après avoir agi, un brusque écart sur l'un des côtés de l'échiquier et que l'on appelle «la marche du cavalier»?

Geneviève Brisac se fait donc un devoir d'adresser à une quinzaine d'auteures un hommage vigoureux et tendre. À Ludmila Oulitskaïa capable de décrire l'effondrement du communisme, les robinets qui fuient, les générations qui se heurtent, souvent quatre sous le même toit, avec un art de la condensation qui fascine et qu'on retrouve chez nombre de nouvellistes. A Barbara Hoenigmann qui dans son recueil, *Le Dimanche le rabbin joue au foot*, *«cherche les mots les plus fins pour dire la compote de cerises d'un gâteau d'anniversaire, l'Allemagne de l'Est qu'elle vient de quitter, les mots pour se demander s'il est bien utile d'envoyer son fils à la piscine quand il tousse. Et: faut-il revendre le violon puisque le grand n'en joue plus ?* (...) *il s'agit de la matière même de la vie, ni ordinaire, ni pas ordinaire, d'inquiétudes souvent innommables, d'angoisses en mille-feuilles.»*

«La vie commence lentement, et puis elle ne cesse de s'accélérer.»

Autre modèle du genre, Grace Paley, dont l'expérience était grande. *«La vie commence lentement, et puis elle ne cesse de s'accélérer»*, remarquait-elle. Et cette vie, elles savent toutes l'observer. Peu sensibles aux plans d'ensemble, aux idées toujours grandes, aux synthèses éloquentes, elles préfèrent les balbutiements de la conscience, les incompréhensions, tout ce qui leur permet de *«s'insinuer dans les couloirs de l'âme»*, comme le disait Henri Michaux qui savait la vie dans les plis.

Ainsi Karen Blixen, passionnée d'arts et de voyages à qui Geneviève Brisac consacre de superbes pages. Karen Blixen qui en 1914, à l'âge de vingt-neuf ans, épouse son baron de cousin suédois. Mais c'est avec l'Afrique que commence sa véritable histoire d'amour. Il lui offrira la noblesse, ses relations, elle lui garantit l'argent pour un projet de ferme. De sa période africaine, Karen Blixen disait qu'elle était sa «vraie vie». En 1931, elle quitte le Kenya où elle a vécu pendant dix-sept ans. Son amant mort, pauvre, divorcée, atteinte de la syphilis, elle retourne au Danemark vivre chez sa mère. Elle s'était donné six mois pour se réadapter à sa nouvelle existence. Sinon, autant en finir. C'est de cet arrachement que naquit l'auteure de *La Ferme africaine*, du *Dîner de Babette*. Et c'est à cette étonnante naissance que l'on assiste dans *Lettres du Danemark* qui couvrent les trente dernières années de sa vie. Des détails, elle en offre à la pelle. Pas question de bac à sable ici, mais d'une femme qui parle librement de sa santé, de ses difficultés et de ses bonheurs.

Le 5 juin 1863, les frères Goncourt notaient dans leur *Journal*: *«Le caractère de la littérature ancienne est d'être une littérature de presbyte, c'est-à-dire d'ensemble – Le caractère de la littérature moderne – et son progrès – est d'être une littérature de myope, c'est-à-dire de détails.»* Les femmes de plume ont donc été bien avant l'heure des écrivains modernes et terriblement myopes. Plus que jamais il semble qu'ici tout soit dans le regard et non dans la chose regardée.

M. T.

Geneviève Brisac
La marche du cavalier
L'Olivier, septembre 2002, 136 p., Frs 29.10

Karen Blixen
Lettres du Danemark 1931-1962
Introduction et notes de Frans Lasson
Traduit de l'anglais et du danois par Carl-Gustaf et Christofer Bjurström
Gallimard, mai 2002, 439 p., Frs 64.10

L'ultime migration

Yassine Chaib
L'émigré et la mort
Edisud, Aix-en- Provence, 2001, 256 p., Frs 36.–

Yassine Chaib est chercheur au FAS, et travaille au CIDIM (Centre d'information et de documentation sur l'immigration et le Maghreb) à Marseille. *L'Émigré et la Mort* est l'aboutissement de plusieurs années d'études, de dépouillements d'archives, de travail effectif sur le terrain comme employé de pompes funèbres (!). Parallèlement à un auteur, Abdelmalek Sayad, qui l'inspire presque naturellement, il conçoit l'émigré comme une personne ayant une histoire avant l'émigration et qui détermine largement celle-ci. Cet émigré pense son retour lors de son immigration dans un va-et-vient perpétuel des valeurs, des idées. Mais la démarche de cet ouvrage s'intéresse au «bout du chemin», à la mort de cet émigré/immigré. Quid du rapatriement de la dépouille mortelle, quid de l'enterrement dans la terre d'immigration, quid des couples mixtes qui doivent gérer une mort «partagée», quid de la naturalisation et des contingences religieuses, etc? C'est en effet souvent face à la mort que la solitude de l'émigré apparaît, la mort en terre étrangère représente souvent un rare moment de vérité, une épreuve à facettes multiples. Elle est aussi une mort qui dérange, à l'image de ce que fut la vie de l'immigré, une mort inclassable, disputée parfois; une seconde mort même, si on considère l'émigration comme la première, l'une «contenant l'autre», une mort révélatrice de la vie de l'immigré, de cette existence tout entière faite de dissimulations, d'incertitudes, de défauts d'appartenance. Cette mort nous rappelle par son expatriation fréquente l'émigré (le traître) et l'immigré (l'absent), la terre d'origine (repos) et la terre d'accueil (travail), la chaleur (du cimetière au pays) et le froid (de la terre inhospitalière), la faute (partir) et la réconciliation (du groupe, lors des funérailles, et du défunt, avec sa terre natale), l'idéal (rêver sa vie et donc émigrer) et l'inéluctable (la mort certaine), le groupe (d'origine, trahi par l'émigré parti) et l'individu (devenu immigré), l'étranger (lors de sa vie en terre «impie») et le frère (enterré en terre musulmane).

En traitant de thèmes divers, tels le transfert des corps, les mariages mixtes, le déracinement, les règles et pratiques, les sépultures, ou les caractéristiques des différentes générations d'immigrés, Yassine Chaib en vient en fin de compte à l'idée ultime de son livre, qui pousse des portes loin d'être entrouvertes: l'importance des cimetières musulmans en terres non-musulmanes. Alors que l'Occident se focalise sur l'édification ou non de mosquées sur son territoire, et avec quel contrôle, quelles pratiques, quel rapport à la société concernée, Yassine Chaib préfère voir dans les carrés musulmans des indicateurs plus parlants d'intégration, de société en mouvement, le lieu d'enterrement comme repère migratoire. La mosquée ne nous dit rien sur le rapport à l'émigration, sur les appartenances, sur les évolutions d'une immigration en transformation et qu'on dit trop souvent conservatrice. Mourir sans revenir au pays est comme mourir une deuxième fois; être enseveli dans la terre du pays d'accueil est donc une forme nouvelle de voir sa mort, donc son existence, et représente également un énorme message à la communauté, au groupe d'origine. Accepter que le repos éternel puisse être possible en terre étrangère, c'est considérer cette terre comme également accueillante. Et cette terre d'accueil se doit d'entendre ce message, plutôt que d'autres plus médiatiques mais au contenu plus relatif. *(E. G.)*

Devoir de souvenir de vacances

Les Pléiades, juillet 2002

Gohar Marcossian
Pénélope prend un bain
Belfond, 2002. 349 p., Frs 38.80

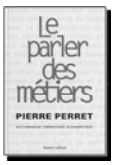
N'en déplaise aux hellénistes, Pénélope divague, digresse, vogue… mais elle suit son fil avec détermination. Et, au risque de noyer son lecteur sous ses monologues fantaisistes, ses coq-à-l'âne, de filer une ou deux mailles, de détremper son tricot, son ouvrage, sa famille, ses amies et ses amants, elle le prendra, son bain.

Pénélope est tenace… et arménienne. Il s'agit donc pour elle de prendre un bain chaud à Erevan, au beau milieu de l'hiver. L'hiver est là, lui, les salles de bains aussi, quant à l'eau… et chaude, encore, c'est une autre affaire. Pénélope, sa serviette de bain et son savon sous le bras pérégrine à travers sa ville pour trouver l'impossible conjonction d'une baignoire vide, d'eau courante, d'un chauffe-eau électrique en étant de marche, et d'électricité dispensée ce jour-là.

Iconoclaste et exaltée, Pénélope piétine en de longs monologues délirants les saintes valeurs nationales –le Mont Ararat, les luttes identitaires héroïques des ancêtres, les vacances sur la mer Noire – tant est grande sa frustration. Se pose alors la question fondamentale: l'exil vaut-il un bidet? et inversement.

Comme les Grecs, Pénélope déclame à tout vent, et ce n'est pas étonnant car *«les Arméniens sont un peuple de théâtre, la formule shakespearienne leur convient parfaitement»*. Les lecteurs de Joyce reconnaîtront au passage les références à *Ulysse*, mais, comme Pénélope, le signataire laisse cette tâche aux

Comment qu'y cause



Pierre Perret
Le parler des métiers
Robert Laffont, octobre 2002, 1100 p., env. Frs 117.–

Si vous désirez écrire un polar se passant en milieu esquimau avec un tanneur de peaux de phoque dans le rôle de l'inspecteur *(«Agaguk gisait dans son sang, le crâne fendu d'une dizaine d'ailes de mouche et la peau de son visage, pareille à de la fesse de grenouille, faisait des notes.»)* ou si vous optez pour une enquêtrice œuvrant dans un club de pétanque le samedi soir *(«Marius gisait dans son sang, la tête éclatée par les deux ou trois intégrales qui jonchaient le sol. Le déblayeur l'avait méchamment sulfaté et Marius, c'était clair, était long d'une heure pour de bon.»)* ou pour un policier désabusé reconverti dans l'œnologie à plein temps *(«Gérard gisait dans son sang. Un arôme de pruneaux se dégageait de son corps et il avait, définitivement, le bonnet qui dégringole.»)*, ce dico est pour vous. Mais même si vous ne voulez pas astiquer la virgule, l'ouvrage est aussi bon au feuilletage.

«J'étais dans un coin perdu et tout d'un coup, v'là un cocu qui lève la main.»

Vocabulaire des chauffeurs de taxi

Il faut dire que Pierre Perret a fait là un magnifique travail de recensement des expressions et locutions usitées aujourd'hui dans les corps de métiers de France, allant du cycliste au numismate en passant par les croque-morts et les plombiers, un travail qui n'avait pas été entrepris jusque-là. Les expressions, rangées par corps de métiers, sont munies chacune d'une définition et d'un exemple. Ainsi, en dépit de son image d'amuseur et de chanteur olé olé, Monsieur Perret aura réalisé un ouvrage de référence indispensable, sérieux et complet, salué par la critique. Dommage que l'éditeur ait voulu enfoncer le clou en fabriquant un pavé très laid de 28 x 19 x 6 cm pour 2300 grammes (plus gros qu'un Robert), espérant sans doute en imposer dans les bibliothèques. *(T. B.)*

Jeux littéraires

Un seul de ces textes est authentique : saurez-vous le reconnaître ?

OGI, LE SKI, DOSTOÏEVSKI

J'aime beaucoup Adolf Ogi. En plus, il skie très bien. Et le ski, à mon avis, c'est aussi une affaire de l'âme, du mouvement, de l'aspiration à une liberté, une joie, une paix. Alors j'ai été heureux de skier avec Ogi, Kandersteg, en compagnie de François Mauron et de Charly Rappo, photographe. On a bien parlé ensemble, on est monté, on est descendu, on a évoqué Sepp Blatter, la Suisse d'aujourd'hui, pas tellement la politique, non, plutôt l'état d'esprit, l'aventure, la mémoire, la conquête. Ogi aime son père, qui était un homme extraordinaire, et j'aime bien l'entendre parler de lui. À la fin de la journée, le ciel se découvrait un peu. Ogi avait un regard bleu, et on a fait allusion, en quelques mots, à l'immensité du monde, à Dieu et à Dostoïevski. Oui, on a fait du bon ski.

C'est arrivé

Jean-Christophe Aeschlimann

OGI, FROID AUX COUILLES, ANOUILH

J'aime beaucoup Adolf Ogi. En plus, il skie très bien. Et le ski, à mon avis, c'est aussi une affaire de l'âme, du mouvement, de l'aspiration à une liberté, une joie, une paix. Alors j'ai été heureux de skier avec Ogi, Kandersteg, en compagnie de François Mauron et de Charly Rappo, photographe. On a bien parlé ensemble, on est monté, on est descendu, on a évoqué Sepp Blatter, la Suisse d'aujourd'hui, pas tellement la politique, non, plutôt l'état d'esprit, l'aventure, la mémoire, la conquête. Ogi aime son père, qui était un homme extraordinaire, et j'aime bien l'entendre parler de lui. À la fin de la journée, le ciel se découvrait un peu. Ogi avait un regard bleu, et on a fait allusion, en quelques mots, à l'immensité du monde, à Dieu et à Anouilh. Oui, on avait froid aux couilles.

C'est arrivé

Jean-Christophe Aeschlimann

OGI, PLEIN LE CUL, IONESCU

J'aime beaucoup Adolf Ogi. En plus, il skie très bien. Et le ski, à mon avis, c'est aussi une affaire de l'âme, du mouvement, de l'aspiration à une liberté, une joie, une paix. Alors j'ai été heureux de skier avec Ogi, Kandersteg, en compagnie de François Mauron et de Charly Rappo, photographe. On a bien parlé ensemble, on est monté, on est descendu, on a évoqué Sepp Blatter, la Suisse d'aujourd'hui, pas tellement la politique, non, plutôt l'état d'esprit, l'aventure, la mémoire, la conquête. Ogi aime son père, qui était un homme extraordinaire, et j'aime bien l'entendre parler de lui. À la fin de la journée, le ciel se découvrait un peu. Ogi avait un regard bleu, et on a fait allusion, en quelques mots, à l'immensité du monde, à Dieu et à Ionescu, dramaturge de l'absurde. Oui, on en avait vraiment plein le cul.

C'est arrivé

Jean-Christophe Aeschlimann

OGI, LES LENTILLES, PROUST-PROUST

J'aime beaucoup Adolf Ogi. En plus, il skie très bien. Et le ski, à mon avis, c'est aussi une affaire de l'âme, du mouvement, de l'aspiration à une liberté, une joie, une paix. Alors j'ai été heureux de skier avec Ogi, Kandersteg, en compagnie de François Mauron et de Charly Rappo, photographe. On a bien parlé ensemble, on est monté, on est descendu, on a évoqué Sepp Blatter, la Suisse d'aujourd'hui, pas tellement la politique, non, plutôt l'état d'esprit, l'aventure, la mémoire, la conquête. Ogi aime son père, qui était un homme extraordinaire, et j'aime bien l'entendre parler de lui. À la fin de la journée, le ciel se découvrait un peu. Ogi avait un regard bleu, et on s'est nourri d'une bonne platée de lentilles. Alors, après cet après-midi à la recherche du temps perdu, on a tous les deux fait proust-proust.

C'est arrivé

Jean-Christophe Aeschlimann

Le premier de ces billets a paru dans *Coopération*, le 12 février 2003

Échos de la pile

«Des occasions de plaisir, d'émotion, d'admiration»

LES amoureux de la poésie ont souvent un cahier dans lequel ils recopient leurs textes préférés. Que se passait-il donc en cette année, lointaine maintenant, pour que l'on ait eu envie de recopier ce texte d'Arthaud, ou de Valéry, que nous racontait-il alors ? Pourquoi la chair était-elle donc triste en 1993 ? Quelques vagues souvenirs, une ambiance, une humeur que seul on peut encore comprendre. Reflet de mouvements d'âme donc, qui restent suspendus dans la mémoire alors que les événements qui les provoquèrent ont déjà sombré dans les abîmes du temps ; anthologie intime où tout lecteur percevra plus ou moins confusément une musique sourde et secrète.

Contrairement aux anthologies traditionnelles qui ont pour but explicite de présenter aux lecteurs un reflet exhaustif de la production poétique d'une époque ou d'une culture, ce style d'anthologie touche doublement. Au plaisir de découvrir des textes inconnus, ou de relire d'autres que l'on aime s'ajoute la découverte plus mystérieuse d'une ambiance, générée par le choix et la cohabitation des textes.

«Pour moi je n'ai voulu recueillir ici que les poèmes français de ce siècle qui, à des degrés divers et pour des raisons diverses, m'ont été à quelques moments des occasions de plaisir, d'émotion, d'admiration : et dont le rayonnement durait encore à mes yeux, fût-il, dans certains cas, un peu affaibli et, dans d'autres, avivé, avec le temps.» Philippe Jaccottet explique ainsi le choix de poèmes fait dans *Une constellation tout près*.

Cette anthologie des poètes d'expression française du XXe siècle, fait rencontrer au lecteur une cinquantaine d'auteurs célèbres ou moins, de Paul-Jean Toulet 1867-1920, à Bernard Simeone 1957-2001. Le choix des textes fait sonner une musique grave, souvenirs d'un homme que l'on sent âgé et qui s'interroge, mais sans tristesse non plus ; le temps est passé et laisse, légère, l'empreinte du bonheur. Et aussi, ce choix de texte est un choix d'homme qui n'a choisi que des textes d'homme. Pourquoi ? Est-ce un parti pris, est-ce que seules des poésies écrites pas des hommes peuvent refléter les émotions d'un homme, ou bien n'y a-t-il dans ce XXe siècle pas de poétesses francophones capables de se hisser au niveau d'un Eluard ou d'un Bouvier ?

La Chambre des femmes

Dans *Une chambre à soi*, écrit en 1929, Virginia Woolf se demandait pourquoi les femmes grands écrivains sont si rares. Elle conclut que les femmes sont si occupées à élever leurs enfants et à faire bouillir la marmite qu'elles ne peuvent tout simplement pas commencer à penser de manière autonome, et à écrire encore moins. *«Car tous les dîners sont préparés, les assiettes et tasses lavées ; les enfants envoyés à l'école et partis à travers le monde. Rien ne reste de tout cela. Tout a disparu, tout est effacé. Ni la biographie ni l'Histoire n'ont un mot à dire de ces choses… La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles. La poésie dépend de la liberté intellectuelle. Et les femmes ont toujours été pauvres, et cela non seulement depuis deux cents ans, mais depuis le commencement des temps… Les femmes n'ont donc pas eu la moindre chance de pouvoir écrire des poèmes. Voilà pourquoi j'ai tant insisté sur l'argent et sur une chambre à soi.»*

En lisant cette anthologie de poésie, tous ces merveilleux poèmes d'hommes, on ne peut s'empêcher de penser que les choses n'ont pas encore vraiment changé. La libération de la femme n'est pas une illusion, mais le chemin qui nous reste à parcourir encore pour la conquête de l'autonomie de l'esprit est encore bien long !

«Si je savais écrire, je le ferais
les choses que j'aurais à confier au papier
sont-elles intéressantes pour la collectivité ?
qu'est-ce que la collectivité ?
vous, lui, moi ? qui, quoi, pourquoi ?
quel jour sommes-nous ? un dimanche soir
les enfants sont nerveux et continuent
de causer, de miauler
des fois j'aimerais qu'ils arrêtent
quand je le leur demande
mais c'est peut-être trop de demander ?»

(Petit texte féminin retrouvé par hasard et daté du 10 mars 1991)

A.B.B.

Philippe Jaccottet
Une constellation tout près
Poètes d'expression française du XXe siècle
La Dogana, septembre 2002, 419 p., Frs 42.–

Virginia Woolf
Une Chambre à soi
10/18, 171 p., Frs 13.–

Infiltration raëlienne

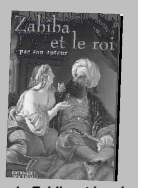
Lausanne s'adresse dans leur langue aux extra-terrestres

Automate vendeur de tickets, janvier 2003

Commerce littéraire

Révisionnisme

«Zabiba va mourir, mais elle va mourir comme Jeanne d'Arc. Il y a un phénomène d'appropriation par Saddam Hussein du rôle de Jeanne d'Arc puisque Zabiba va mourir percée de flèches près des murailles, alors qu'elle porte une sorte de cuirasse, de carcan, et elle meurt un peu de cette façon.»



Jean-Paul Bertrand, éditeur de *Zabiba et le roi*, attribué à Saddam Hussein, supra Espace 2, «Entre les lignes», 10 mars 2003, 11h12

Les portos, l'or noir du Portugal

(Les vins mutés/1)

PRESQUE tout le monde a bu une fois ou l'autre un Porto à l'apéritif chez des amis. La plupart du temps (ce sont les statistiques des ventes nationales qui le montrent et non mes préjugés sur vos amis), le breuvage proposé n'a qu'un rapport très lointain avec un véritable porto de qualité. En effet, dans les pays francophones, la popularité du Porto (la France en est le premier pays consommateur) est teintée de méconnaissance, l'immense majorité des portos consommés étant des produits de bas de gamme sans personnalité et sans structure. Raison pour laquelle beaucoup de gens ne le considèrent pas comme un vin mis comme une liqueur apéritive au même titre qu'un martini. Il faut se tourner vers les pays anglo-saxons pour trouver une véritable culture du porto. Il faut dire que les liens entre l'Angleterre et ce dernier remontent à la fin du Moyen-Age et on en trouve la trace aujourd'hui encore dans les noms anglais de nombreuses maisons réputées dans ce domaine.

L'élaboration du porto

Comme d'autres vins fortifiés ou mutés, le porto associe fermentation et distillation. Avant que la fermentation du sucre naturel du raisin ne soit finie, on ajoute de l'eau-de-vie au moût ce qui a pour effet de bloquer la fermentation à cause de l'élévation brutale du taux d'alcool et de préserver une douceur au vin. C'est ensuite le type d'élevage et de vieillissement qui déterminera les deux grandes familles de portos.

Les Tawny, issus d'un assemblage de millésimes, seront vieillis durant de longues années en tonneaux en bois en milieu oxydatif (c'est-à-dire en contact avec l'oxygène). Cette oxydation est responsable de la perte de couleur et de son «roussissement» (*tawny* signifie littéralement fauve). Les Vintages, issus d'un seul millésime, seront élevés deux ans en fûts à l'abri de l'oxygène, comme des vins rouges classiques, la maturation se faisant ensuite en bouteille. Les portos Vintages, ont des robes soutenues, bleu-noir, des arômes fruités, et une grande structure tannique.

Le porto à table

Ces deux grandes familles de portos sont totalement différentes, et se consomment en des circonstances différentes. Les Tawny sont parfaits à l'apéritif, d'autant plus que la bouteille peut être conservée quelques semaines, voire quelques mois, ouverte. Ce sont les portos les plus connus, et les plus produits. Il en existe une grande quantité de médiocres, mais les meilleures maisons proposent de vieux Tawny qui conjuguent à merveille les notes d'épices, d'oranges confites et de noix. Ils peuvent trouver leur place à table, sur certaines tajines aux fruits confits, ou avec des desserts au chocolat clair par exemple. Les Vintages, eux, trop puissants pour l'apéritif, conviennent bien aux fins de repas. Plusieurs accords classiques les destinent aux fromages bleus (notamment le stilton) ou aux desserts à base de chocolat noir. Personnellement, je les aime aussi avec la cuisine maghrébine, surtout lorsqu'ils ont une dizaine d'années, et que le fruité commence à laisser la place à d'autres arômes plus complexes. Remarque importante tout de même, les bouteilles ouvertes doivent être consommées rapidement, presque comme un vin rouge normal.

Les grands portos étant des vins merveilleux, on pourra bien sûr choisir de les déguster sans accompagnement, mais en compagnie, comme vins de méditation, ainsi que le disent les Italiens. *J. S.*

Quelques maisons réputées

Quinta de Noval : produit le légendaire Vintage *Nacional*, vendu à des prix astronomiques. Le reste de la gamme est d'un bon niveau.
Dow's : de grands Vintages et un magnifique Tawny 30 ans d'âge. Les Tawny d'entrée de gamme sont plus anodins.
Taylor's : toute la gamme est splendide, du Tawny 10 ans aux Vintages puissants.
Fonseca : rachetée par Taylor's, elle est restée indépendante et David Fonseca développe la viticulture bio. Je trouve les Tawny un peu secs et marqués par l'alcool, à l'exception du brillantissime 40 ans. De très beaux Vintages.
Burtmester : petite maison de haut niveau, dont la gamme est très homogène.
Graham's : je trouve les Tawny trop doux et manquant de race, mais les Vintages sont parmi les plus grands, dans un style diamétralement opposé à celui de Taylor's, jouant sur la finesse et la complexité aromatique, plutôt que sur la puissance.
À côté de ces maisons, il existe comme en Champagne, de nombreux petits domaines qui vinifient leur propre récolte. Certains de ces domaines ont de très bons rapports qualité-prix, notamment sur leurs Vintages, mais ils sont pour l'heure assez mal distribués, et donc difficile à trouver.

Petit lexique des portos

Porto blanc : à quelques exceptions près, les grands portos sont rouges, et les blancs ont de la peine à trouver une identité, certains étant secs, d'autres doux. Les mauvaises langues disent que c'est comme un sherry, en moins bien.
Ruby : des portos jeunes, d'assemblage, aux arômes fruités. Consommer dans la semaine une bouteille ouverte.
Tawny : porto d'assemblage, vieilli en tonneaux en contact avec l'oxygène. Arômes d'amandes, de noix, d'oranges confites, etc. Une fois ouverte, la bouteille peut être conservée plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Choisir les 10 ans (ou plus) des bonnes maisons.
Colheita : porto millésimé vieilli en tonneaux comme les Tawny (au minimum 7 ans), conserve parfois plus de vigueur et de fruit que les Tawny. Même type de conservation et de consommation.
Vintage : porto millésimé mis en bouteille après deux ans d'élevage en barrique à l'abri de l'oxydation. La maturation du vin a donc lieu en bouteille, et celui-ci conserve son fruité et sa tarme tannique. Seuls les grands millésimes sont «déclarés» par les grandes maisons de porto. À consommer une fois la bouteille ouverte.
Vintage single quinta : certaines maisons mettent en vente une sélection provenant d'un seul de leur domaine dans les millésimes non déclarés. Par exemple, en 1987, Taylor's n'a pas sorti de Taylor's Vintage Port, par contre elle a sorti un Taylor's Quinta de Vargellas Vintage Port.
Late Bottled Vintage : presque comme un Vintage, mais l'élevage en barrique dure entre quatre et six ans. Ils sont prêts à boire à leur sortie et n'ont pas besoin d'être vieillis en bouteille. De plus, ils peuvent être conservés quelques jours ouverts.

À partir d'une image

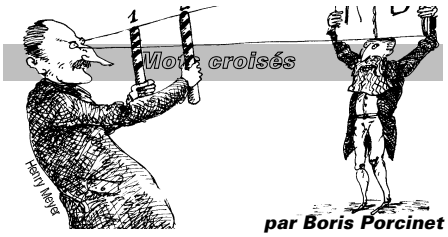
Photo: L. Santbo

L'arbre-sec

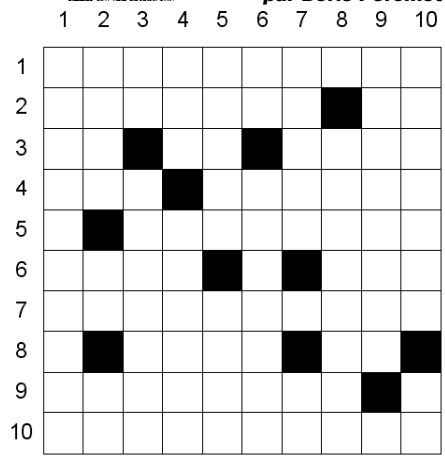
L'oiseau-clown avait revêtu sa robe de bouleau. Mais de ses ailes dépiautées (par quel désastre?) ne restent que les deux balanciers nus. À demi écorcé, bec tendu, le bréchet saillant, couvert de plaques, il rêve l'impossible envol. Le fard de ses yeux a coulé sur le col argenté. Un long feuillage fané, broderie déchirée, s'est plaqué au long de son gilet. Pourtant il n'a pas perdu ni son nez de scène, ni le calot fendu resté planté tout en haut de sa nuque de curé. Malgré une ride amère, la moquerie filtre encore du petit trou de son regard. Rien n'est perdu : il devine que la grisaille du ciel va s'éclairer. Que tant de dépouillement va cesser. Qu'un bourgeon va éclore. Il sent comme une flamme secrète qui le chatouille déjà, là-bas, tout au bout de la longue branche réveillée. *(V. P.)*

(à suivre)

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite
1. Apprécie les boucheries arabes, ça doit être de famille.
2. Porte un chapeau déprimé au bout de son pied – Personnel.
3. Neinsager en plaques – Bas de gamme – Unis.
4. De bonne heure – Pleins de bonheur.
5. ONU soit qui mal en pense.
6. Prairie montagneuse et inversée – Neinsager de la première heure.
7. Néo-pacifiste genre Neinsager.
8. On y a fait la bombe en discothèque – Vis.
9. Donnent un coup de main, surtout s'ils ont le bras long…
10. Ne blairent manifestement pas tous leur gouvernement.

De haut en bas
1. Érection bien droite victime d'une double pénétration.
2. Fait l'unité face aux Etats-Unis – Pour sauver votre peau, mieux vaut qu'il reste neutre – Eau non gazeuse italienne.
3. Dégâts collatéraux – Maboul qui a perdu la boule à Kaboul.
4. Ça ne se voit pas, mais elle a pris de la couleur il y a juste 21 ans – Coquin.
5. Pas des masses – Cri d'appel.
6. Article de Bagdad – Sujet de Bagdad, notamment.
7. Fis le mouton – Conjonction.
8. En proie à la psychose.
9. À l'histoire de déterminer celles des chefs d'état.
10. Spécialiste en pétrole, gaz naturel et artificiel – Même les rois s'inclinent devant eux

Solution en page 2

Échos de la pile

Éric Naulleau
Petit déjeuner chez Tyrannie
Suivi de
Le crétinisme alpin
Par Pierre Jourde
La Fosse aux Ours, 2003, 185 p., env. Frs 29.–

Un écrivain célébrissime, tout puissant dans le milieu littéraire, qui joue les persécutés dès que le moindre moucheron analytique émet des doutes sur la valeur de ses œuvres. Une cohorte de comparses occupant les pages littéraires de la presse et lui tressant, ainsi qu'aux compères momentanément admis à sa table, des couronnes de compliments et des guirlandes d'apologies, dont le kitsch involontaire rejoint parfois la poésie rustique de l'art brut. Des articles de pure complaisance envers tout écrivain officialisé, comptes rendus bien lisses, interchangeables et gnan-gnan, mi-biographiques (comme une sorte de *people* pour gens chicos) mi-moralisateurs, évitant aussi bien le didactisme (péché mineur) que le jugement de valeur (péché majeur). Des polémiques programmées, de préférence sur le terrain judiciaire ou portées contre les derniers critiques encore en activité, sans qu'il soit jamais question des ouvrages eux-mêmes. Des romans bouffons, des pièces montées médiatiques et des journaux intimes sans intérêt rebaptisés *autofictions*. Et surtout un ennui phénoménal qui s'installe chez la plupart des lecteurs.

Ça vous rappelle quelque chose?

Non, cette fois-ci ce n'est pas au fin fond d'une province lointaine, mais au cœur du système littéraire francophone que ces symptômes sont décrits avec minutie. À la suite de *La littérature sans estomac* de Pierre Jourde (qu'on lira également avec plaisir et profit), une avalanche de réactions sectaires et brutales est tombée sur la tête des profanateurs. L'éditeur et l'auteur en font ici le récit détaillé. Parmi les morceaux de bravoure, on appréciera particulièrement le sommaire commenté du n° 79 de *l'Infini*, revue publiée sous les auspices de la maison Gallimard…

Il y aurait quelque chose à faire autour de la notion d'impunité morale qui baigne le milieu des lettres en France : les pires agissements (plagiats, manipulations, occultations, etc.) y sont régulièrement révélés sans que le comportement des intéressés en soit modifié d'un iota. Mais, me direz-vous, l'exemple vient d'ailleurs que des Lettres et d'en haut, de très haut. *(J.-F. B.)*

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Dix-septième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme, dont on ignore l'identité, a été découvert à Pully. L'enquête de la Sûreté piétine. Pour l'instant, les inspecteurs Not et Potterat assurent le service d'ordre durant la cérémonie funèbre en l'honneur du baron Pierre de Coubertin.

Église du Valentin, mardi 7 septembre 1937, 10h30

– Ne bougez pas : vous allez tirer le gros bœuf de son sommeil. Ce serait dommage : il doit rêver à de grasses prairies et à d'aguichantes génisses.

Penché vers mon oreille depuis le banc de derrière, le lieutenant-colonel Arroland conservait, même en chuchotant, son ton de bateleur de foire.

L'apologie funèbre retint mon attention. L'abbé Mauvais, une tête minuscule, engoncée dans l'immensité d'une chasuble qui lui faisait des épaules de lutteur, avait essayé de trouver un ton de circonstance :

– N'était son immense modestie, le baron Pierre de Coubertin aurait mérité à juste titre d'être hissé de son vivant à la première place du podium des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité, de recevoir tout à la fois les médailles de l'athlète, les lauriers du conquérant et le maillot jaune de l'échappé solitaire que le gros du peloton ne parviendra jamais à rattraper. Ce champion hors catégorie naquit en 1863 d'une famille dont l'ancêtre pratiqua l'hippisme, le lancer du javelot et l'escrime au service de Louis XI. C'est en Normandie qu'il vécut toute sa jeunesse, dans la propriété de sa mère, descendante d'un compagnon du Viking Rollon, auquel il dut certainement le goût de l'aviron. Celui que l'Arbitre suprême rappelle aujourd'hui dans les vestiaires de la vie mena ses études comme une compétition, puis, prévoyant lucidement une longue période de paix, il renonça à ce décathlon permanent qu'est la rude carrière des armes. La politique lui parut sans panache. C'est alors qu'il pensa à la réforme de l'éducation de la jeunesse, française d'abord, puis mondiale. Et c'est de Lausanne, arène naturelle au bord de la piscine lémanique, où il vécut à partir de la Grande Guerre, qu'il poursuivit une activité débordante, pour laquelle il se donna à fond et dans laquelle, peu à peu, sa fortune personnelle fut engloutie…

Le légionnaire manchot tenait à me parler. Il profita d'une pause pour se lancer :

– Je vous dois des excuses, j'ai cru hier soir que j'avais affaire à de simples pandores venus contrôler la petite vie nocturne locale. Mon indicateur à l'hôtel de la Paix m'a appris que vous êtes sur l'affaire…

Ah bon, «l'affaire»… Une nouvelle vague de perplexité me submergeait, tandis que l'inspecteur Potterat, atteignant les strates les plus profondes du sommeil, abandonnait le simple ronflement pour une sorte de barrissement ; son souffle sifflait dans sa moustache, ses fosses nasales répercutaient à l'infini une pulsation rauque remontée de sa panse. Ce râle tellurique se superposait aux accents des grandes orgues, qui se déployaient au même moment. En lui arrachant à moitié la moustache, je parvins à faire cesser ce grondement.

Toute la suite du propos du militaire français rencontré dans la chambre de Clara m'avait échappé, je crus toutefois saisir l'interrogation qu'il m'adressait.

– …sous quelle identité ?

Je ne risquais rien à lui dévoiler mon véritable nom :

– Walther…

– …Walter Scott, foutredieu ! Sous ce nom, nous avons traité pendant des années avec lui. (1) Félicitations, vos sources sont excellentes !

«Walter Scott», «Oural», «Ludwig», le prétendu Eberhardt était décidément un Fregoli du pseudonyme. Avait-il même un véritable nom, ce cadavre qui occupait tout mon temps depuis quarante-huit heures ? Incidemment, je venais d'apprendre qu'Arroland travaillait pour le Service du Renseignement français. Une fois de plus, j'étais surpris par ma propre naïveté. «Personne n'est véritablement ce qu'il prétend être : quand donc m'habituerai-je à ce qui semble la règle à Lausanne ?» J'hésitais à révéler mon ignorance en ajoutant quoi que ce soit. C'est ainsi que je devins moi aussi un imposteur : l'Helvète naturalisé Français prit mon silence pour une marque de complicité, et parut livrer le fond de sa pensée du moment :

La commission exécutive du Comité International Olympique en 1937. De gauche à droite : Théodore Lewald, le général Kentish, le baron Godefroy de Blonay, le comte Henri de Baillet Latour (prés.), Sigfrid Edström, le marquis Melchior de Polignac et le colonel Berdez.

– Un espion qui meurt, c'est un dépôt d'archives qui brûle. Qui saura jamais pour qui il travaillait vraiment ? Qui parviendra à reconstruire son réseau ? Qui relèvera désormais ses boîtes aux lettres ? Certes, le baron bleu-blanc-rouge était hors course depuis un certain temps, mais quel talent ! Cher confrère, comme vous, je suis venu honorer la mémoire d'un des pères fondateurs du métier, qui mit son influence et son argent au service des Alliés.

Selon lui, et je découvris par la suite qu'il n'avait pas vraiment tort, Pierre de Coubertin était un agent secret du temps jadis, un amateur, qui avait monté un réseau privé de renseignements et de propagande francophile depuis la Suisse.

– Et surtout son idée de génie a été de créer cette sorte d'hospice pour nos retraités qu'est l'institution olympique. Avant lui, les honorables correspondants devenus vieux ne pouvaient qu'écrire des romans policiers. Aujourd'hui, ils se rencontrent fréquemment aux frais de la princesse, montent de nouvelles intrigues, échangent leurs tuyaux, souvent percés. Coubertin aura été le roi de la couverture : personne, pas un politicien, pas un journaliste, n'a jamais eu le moindre soupçon. Mais, franchement, sauf par lubricité impuissante, comment croire que tant de vieillards sévères s'intéressent à des galopades en maillot ou à des galipettes dans le sable ?

Une sensation de transpiration m'envahit, je me sentais gêné. Cette divulgation bavarde allait-elle susciter l'indignation de nos voisins ? Autour de moi cependant, personne ne semblait broncher. Potterat restait assoupi et les dignes personnages qui nous entouraient demeuraient impassibles. Le *Requiem* de Strauss s'élevait, couvrant en partie la voix éraillée du lieutenant-colonel, mais peut-être étions-nous au milieu d'une délégation de sportifs atteints de surdité ou d'un groupe d'agents secrets, déjà tous au courant.

– Les Jeux Olympiques sont un salon du métier, un forum des professionnels. Tous les quatre ans, le baron nous offrait la grande foire du renseignement : les premiers Jeux, à Athènes, ont précédé de peu les guerres balkaniques ; les derniers, à Berlin, ont vu se négocier les plans des aéroplanes, les programmes d'armement, les cartes des mouillages secrets, les dernières modifications des codes diplomatiques, et bien d'autres informations de valeur. Derrière les tribunes, dans les vestiaires : on s'affaire, on palabre, on traite, pendant que le bon peuple applaudit aux jeux du cirque !

Du crochet qui terminait son bras gauche, il me désigna les dirigeants du mouvement olympique :

– Regardez-les : le baron belge, celui qui a succédé au vieux à moustaches en guidon de vélo, fait du trafic de canassons avec l'Allemagne, il est sous la coupe des nazis et s'apprête à laisser filer définitivement les Jeux à Berlin ; l'égyptologue suisse a renseigné les Britanniques lors des émeutes en Haute-Égypte ; le Suédois est si neutre qu'il en devient louche ; notre vieux diplomate à nous fut agent d'influence aux États-Unis quand ces derniers hésitaient à entrer en guerre ; l'ancien officier austro-hongrois échangeait avec les Russes des plans d'État-Major pour s'attirer les faveurs de l'empereur.

Jamais je n'aurais attribué un tel passé à ces vieillards compassés. Vers quelles autres surprises m'acheminais-je, alors que les effluves de brillantine faisaient place au parfum entêtant de l'encens et de la cire des cierges ? Il régnait dans cette nef bondée une moiteur de plus en plus étouffante.

– Mais ce dernier adieu n'est pas qu'une réunion de famille des héros de l'ombre séniles. Les fils et petit-fils sont aussi présents. Vous les avez reconnus, vous aussi : devant nous, contre le deuxième pilier, comme Paul Claudel à Notre-Dame, cet Anglais aux bésicles cassées, faux consul mais vrai soldat, représente l'Intelligence Service ; je n'ai pas identifié l'Allemand mais il est dans la délégation sportive, j'en suis persuadé ; un des jumeaux japonais est un honorable officier du Kempétaï ; l'agent du MAH turc, qui est un marrant, s'est aujourd'hui déguisé en pope orthodoxe ; l'attaché culturel pragois est grimé en dominicain, ce Tchèque en blanc cache un redoutable spécialiste du contre-espionnage ; et l'Italien, où est l'Italien ?

À sa question, je pouvais répondre :

– Osvaldo, le chef de rang du café Central, vient d'être rappelé à Rome, pour très longtemps. Ici, il est définitivement grillé.

Il sembla acquiescer. Je m'enhardis :

– Et les Russes ? Je ne suis pas parvenu à les repérer…

– Ah les Russes ! C'est le pain noir du métier. Ils sont très très compliqués : plusieurs services, un renouvellement incessant, des stratégies contradictoires, des infiltrés insoupçonnables, des sous-marins polyglottes, des agents triples, que sais-je encore ?

Grâce à lui, j'entrais progressivement dans ce monde étrange, dont le commandant Bataillard m'avait suggéré les contours, un labyrinthe d'ombres et de brumes, où tout prenait une autre signification. Mon torse baignait dans une humidité croissante, je ne me serais jamais cru capable de tels torrents de transpiration.

– La cérémonie de clôture se termine, les athlètes vont rentrer chez eux. J'ai rancard avec Clara au bord du lac, à son corps défendant, mais pas au mien… Elle est encore belle, il ne faudrait pas qu'elle s'embourgeoise, obnubilée qu'elle est par son mac. Une dernière chose : tout, informations, rumeurs et même le contenu de ses bagages, tout ce que vous savez sur Walter Scott nous intéresse. Je pense que nous allons nous revoir bientôt, au bobinard ou ailleurs…

– Pour l'instant, la récolte est maigre. Un détail, vous qui devez connaître les souris d'hôtel, avez-vous entendu parler d'une certaine Arlette Derochio ?

– Vous faites des progrès, jeune homme, l'esprit de sérieux finira par vous quitter ! J'ai bien connu une Zézette, mais ce ne doit pas être la vôtre : elle travaillait à Cholon dans un bordel. On l'appelait Zézette-la-Brouette, vous devinez pourquoi… Ah, l'Orient, les titillantes Tonkinoises, les nanas annamites, les cantinières cantonaises. Je dis toujours que le sexe n'est pas un antidote mais un avant-goût de la mort. Pourtant, entre nous, je vous assure : il n'est de bonne baise que de Paris !

Son chuchotement s'éteignit, un léger remue-ménage m'indiqua qu'il disparaissait. L'humidité coulait maintenant sur mon avant-bras, et je m'aperçus bientôt que mon collègue endormi avait laissé dégouliner depuis un bon moment un filet de bave suffisamment abondant pour percer mon veston.

La messe avait pris fin. Nous nous levâmes. Potterat trébucha quelque peu mais finit par retrouver son équilibre.

Conformément à ses vœux, le cœur de Pierre de Coubertin avait été séparé du reste de son enveloppe charnelle pour être brûlé à Olympie. Précédé par l'urne en partance pour la Grèce, le cercueil fut emporté par huit athlètes de divers pays d'Europe, ultime équipage qui accompagnerait le baron vers son dernier stade.

Le dernier porteur était une gymnaste allemande à la plastique impressionnante. Le flottant de cette grande jeune femme blonde laissait voir de longs muscles fuselés, qui révélaient la coureuse. Sous le tissu léger, je cherchai à deviner la poitrine. Dressés vers le ciel, ses seins faisaient le salut hitlérien. Corset ou soutien-gorge ? L'aigle noir aux ailes dressées qui ornait son maillot semblait sous l'effet d'une décharge électrique.

Moi aussi.

(à suivre)

(1) Les «papiers Mitrokhine», du nom de cet officier passé à l'Ouest avec de nombreuses archives des services secrets russes, indiquent également que le Deuxième Bureau français était en contact avec un agent ainsi baptisé. *Cf.* Chistopher Andrew et Vassili Mitrokhine, *Le KGB contre l'Ouest 1917-1991*, Fayard, 2000, ainsi que Paul Paillole, *Notre espion chez Hitler,* Robert Laffont, 1985. *(N. d. T.)*

En raison de l'impéritie du metteur en page, le précédent chapitre du *Calme plat* a paru deux fois dans nos colonnes, l'une en novembre et l'autre en février. L'auteur joint sa voix à celles des nombreux lecteurs qui ont protesté.